



LA STATUE DE NAPOLEON AUX INVALIDES

Dans notre n° 25 (février 1958), nous avons annoncé le don fait à notre Société de la maquette de la statue de Napoléon qui est érigée dans la Cour d'honneur des Invalides, maquette provenant de l'atelier du sculpteur Seurre et se trouvant maintenant exposée au Caillou. Dans le numéro suivant, (mai 1958), nous avons reproduit un article concernant cette statue et qui avait été publiée à Paris, dans le Magasin Pittoresque, en 1833. Aujourd'hui, grâce à l'obligeance de l'un de nos membres, M. Pichon, de Bruxelles, nous complétons cette documentation en reprenant une étude signée Vacquier parue en 1911 dans le Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie des VII^e et XV^e arrondissements de Paris.

La statue de Napoléon I^{er} en bronze, œuvre de Seurre, a succédé dans la Cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides au modèle en plâtre que nous y avons toujours vu. Cette statue en pied surmonta, sous le règne de Louis-Philippe, la colonne d'Austerlitz.

En 1814, la statue de l'Empereur avait été remplacée sur la colonne par un drapeau blanc brodé de fleurs de lys d'or ; cependant l'inscription gravée était demeurée au-dessous : « Monument élevé à la gloire de la Grande Armée, commencé le 25 août 1810, sous la direction de M. Denon, directeur général, de M. G.-B. Lepère et de M. Gaudouin, architectes ». (Ces lignes se lisent sur la partie de la lanterne qui fait face aux Tuileries.)

En 1819, Antide Janvier avait proposé de surmonter la colonne d'une « croix triomphante » et plus tard, Auguste Huss voulait la « bourboniser » en y fixant la statue de Louis XVIII, monarque d'esprit fin mais au corps volumineux, du chapeau à plumes aux guêtres de velours.

Le gouvernement du roi Louis-Philippe I^{er} remplaça, en 1833, sans enthousiasme bien probablement, la statue de Napoléon au faite de la colonne de la Grande Armée ; il choisit le modèle de Seurre, qui représente le conquérant en tenue de colonel des chasseurs de la Garde.

Vêtue du costume du sacre, la statue personnifiait l'Empereur ; en redingote, elle choquait moins la dynastie qui lui succédait sur le trône de France.

Seurre s'attacha donc à reproduire le Napoléon populaire tel qu'il est connu du monde entier, avec son allure toute particulière, son chapeau de cas-

tor dont la forme et la pose lui sont personnelles et tout son costume rompu aux gestes familiers. « C'est Lui », disait-on, car il était scrupuleusement et minutieusement vrai.

Pour que rien ne fut laissé à l'invention, le général Bertrand prêta tous les habits de l'Empereur et même la lorgnette qu'il portait à la bataille d'Austerlitz : « Si jamais l'épée glorieuse disparaît, on la retrouvera en bronze au côté gauche de la statue », écrivait-on à cette époque.

Le premier modèle de cette statue comportait un tronc d'arbre qui cachait la jambe et donnait à Napoléon, de loin et par derrière, l'aspect d'un invalide, cet accessoire fut remplacé par trois boulets et une bombe; de plus, la redingote était un peu allongée. Il y avait une raison pour cet arrangement. Vu de loin, les jambes paraissaient fluettes par un effet d'optique dû aux couleurs contrariées du ciel et du bronze, la statue prenait l'aspect d'un cerf-volant, Seurre neutralisa cet effet désagréable en cachant le plus naturellement possible l'espace vide entre les bottes.

Telle quelle, la statue a quatre mètres de hauteur ; seize pièces de canons qui étaient à l'arsenal de Metz et provenaient des conquêtes faites sur les Russes et les Autrichiens au cours de la campagne de 1805, servirent à la couler d'un seul jet.

La composition des bronzes mélangés est la suivante : Cuivre, 89 parties ; étain, 10 ; plomb et zinc, 1.

L'architecte Lepère avait dirigé la construction de l'échafaudage ; Thiers, ministre des Travaux publics, était venu huit jours avant l'érection s'assurer de l'efficacité du système imaginé en assistant à l'enlèvement d'un poids de huit mille livres, l'opération avait donné toute garantie.

C'était le 20 juillet 1833. « L'accomplissement de l'opération définitive se fit avec quelque mystère, le matin, à une heure exceptionnelle », écrit P. Puget. En effet, la statue partit de la fonderie Grozatier, faubourg du Roule, à trois heures trois quarts du matin. Le fardier tiré par quatre chevaux arriva à cinq heures précises à la colonne. Le bronze était debout, retenu par de fortes cordes. A midi et demi, la besogne s'achevait, la statue était fixée au moyen de deux boulons de cuivre dont le passage se voit sur le socle.

Un voile vert parsemé d'étoiles d'or couvrit l'œuvre nouvelle pendant sept jours. Le « Moniteur » annonça la fête nationale le 16 juillet sans dire un mot de la statue ; le 21, il raconta sa mise en place et, le 23, parla de l'inauguration.

Cette inauguration coïncida avec la commémoration des journées de juillet 1830 ; le 28, la cérémonie se déroulait, Louis-Philippe s'apercevant de l'émotion qui étreignait les anciens officiers de la Garde impériale de son entourage quand le voile tomba, fit un pas en avant, se découvrit après s'être incliné respectueusement, et cria « Vive l'Empereur ! »

La décision des Chambres était exécutée, l'œuvre de Seurre le jeune surmontait l'enroulement des victoires gagnées par l'armée française depuis la levée du camp de Boulogne jusqu'à la bataille d'Austerlitz. Ornée de guirland-

des et de flammes aux trois couleurs, elle avait vu dès le premier jour défiler la Garde nationale et la troupe de ligne.

La littérature ne manqua point de broder sur l'événement ; les prosateurs émirent maints jugements ; il y eut aussi les critiques d'art qui firent payer un bon prix des articles que chacun pouvait écrire ; enfin les poètes ne manquèrent pas l'occasion de chercher des rimes au sujet de l'inauguration et parmi les médiocres, Fargues faisait imprimer ceci en 1833 :

*Tu ne te montres plus aux avides regards
Tenant entre tes mains le sceptre des Césars,
Et le globe du monde ambitieux emblème,
Que ta vaste pensée offrait à ton grand cœur ;
Ton front n'est plus chargé du poids du diadème ;
Tu n'es plus à nos yeux ce puissant empereur,
Des peuples et des rois arbitre redoutable,
Qui voyait tout plier sous son bras indomptable.
Dans ce simple appareil, que tu parais plus grand !
Qu'il te rend à nos cœurs plus cher et plus présent !
Tous ces vains ornements de la splendeur royale,
Et cette pourpre impériale,
Déguisaient le héros loin de le décorer.
Ah ! nous le retrouvons pour le mieux honorer,
Sous ces habits usés par la victoire
Et qu'elle a pour jamais signalés à l'histoire !
C'est l'homme de l'armée, un soldat comme nous,
C'est du grand homme enfin la grandeur toute nue,
Que l'orgueil couronné n'en soit donc plus jaloux,
Et qu'il respecte sa statue !*

Sous le Premier Empire, le monument portait le nom de colonne d'Austerlitz ou de la Grande Armée, mais sous la Restauration qui s'était servie de la statue de Napoléon pour couler celle de Henri IV, du Pont-Neuf, il prenait le nom de colonne Vendôme.

Le Second Empire établi, Napoléon III, décida la reprise de l'idée de son oncle et de se servir de l'opinion émise en 1805 par l'unanimité des sculpteurs qui avaient déclaré qu'il serait « impossible de rien produire de bon avec le pantalon et les bottes » pour commander une statue de Napoléon I^{er} en costume d'empereur romain semblable à celle de Chaudet. Ainsi représenté, le grand homme était un souverain et non plus le général Bonaparte et il personnifiait la dynastie, tandis que parfois au bas, Napoléon III par sa présence venait justifier l'hérédité votée jadis.

Nous lisons dans le « Moniteur Universel » du 4 novembre 1863 : « La statue de l'Empereur Napoléon I^{er} a été descendue aujourd'hui de la place qu'elle occupait depuis 1833 au sommet de la colonne Vendôme.

» Cette opération des plus délicates, étant donné le poids et la hauteur (près de 50 m.), s'est accomplie avec succès complet en présence de nombreux spectateurs. La masse de bronze a été abaissée lentement vers le sol, couverte d'un voile. »

Elle avait gardé son poste de 1833 au 3 novembre 1863. Le Second Empire descendit donc la statue militaire de Seurre pour la « remplacer par une image du fondateur de la dynastie napoléonienne rétablie dans les conditions conformes à la tradition » et due au talent de Dumont.

Après l'apothéose, l'Empereur en costume de campagne allait trouver une seconde Ile d'Elbe.

Plus que jamais, alors, on érigeait des statues de Napoléon I^{er} un peu partout, on ne devait point négliger celle de Seurre qui est une belle œuvre et, dès la décision prise de la remplacer, il avait été prévu pour elle un piédestal de granit de dimensions colossales.

Duban l'avait élevé au rond-point de Courbevoie, dans l'axe de l'avenue de Neuilly. Il reçut la statue de Napoléon le Grand.

Ce déplacement diminua un peu le nombre des visites qu'elle recevait jadis au pied de la colonne d'airain ; à Courbevoie le « Triomphateur romain » fut souvent seul. La silhouette fascinante du Petit Caporal était encore, cependant, un but de promenade, le 5 mai, par exemple, quand le soleil descend selon l'axe de l'arc énorme de l'Etoile et que l'Empereur regardant vers Paris du bout de la longue avenue, apparaissait dans une apothéose de lumière blonde : le demi-dieu cachant le soleil.

Antérieurement à ces faits, le second modèle de la statue, en plâtre, présenté par le sculpteur Seurre le jeune avait été placé aux Invalides, dans la fenêtre centrale de la façade sud, au premier étage.

L'endroit semblait destiné à servir de refuge au bronze célèbre ; sur quatre-vingts arcades, une seule peut se masquer, mais encore faut-il sous son cintre, la courbe du chapeau fabriqué par Poupard, le drapé de la redingote grise, la solide base de deux bottes devant trois boulets. La statue regarde la place préférée des chefs militaires, celle où paradedent les troupes ; quand il s'y passe une revue, c'est sous son regard que défile l'armée ; derrière elle ce sont les deux chapelles, mais elles n'ont plus leur caractère propre, elles ressemblent aux autres annexes du Musée, qu'on visite avec respect. Une figure domine la majesté des souvenirs entassés dans le temple des Invalides, celle de Napoléon à l'éblouissante épopée ; la première émotion est suscitée, dans la cour, par cette statue d'un caractère élevé et d'une tenue si populaire ; la dernière est ressentie devant le Tombeau impérial, sous le Dôme.

Tout de suite, les vétérans attirés par l'image séductrice lui firent leurs dévotions ; chaque jour, ce furent des bouquets nouveaux, des chefs-d'œuvre d'armures minuscules, des rubans de croix d'honneur, des cœurs en ex-voto et jusqu'à des suppliques. L'idole dédaignait les présents et regardait vers l'Angleterre. La foule était parfois si dense que certain jour les vitres qui garantissent l'horloge installée par Lepaute en 1771 furent brisées, le gouverneur des Invalides ordonna de sceller une grille devant le châssis et interdit de placer aucun objet au pied de l'Empereur ; il avait compté sans les étrangers qui poussèrent la manie du « souvenir » jusqu'à gratter le plâtre aussi haut qu'ils purent atteindre. Quand les éperons eurent disparu, qu'on eut écorné les pans de la redingote, attaqué les boulets et les bottes, une autre grille fut scellée en face de la première pour défendre le fétiche contre ses fanatiques visiteurs et tout le plâtre fut repeint.

De ce jour où il devint inabordable, Napoléon seul, hautain, parut malgré son costume familier, presque redoutable.

Telle était la situation lorsque la mitraille prussienne fit une troisième fois en soixante années gémir l'écho dans Paris.

La statue de Courbevoie représentait deux gloires de la France, Napoléon, jadis vainqueur de nos conquérants du moment, puis des canons enlevés à la guerre ; cette double valeur émut la lourde imagination d'un officier prussien qui proposa de rafler Napoléon en arrivant à Courbevoie. Il projeta même pour son entrée à Berlin, de coucher le bronze sur un chariot sans brancards tiré par une corde nouée autour du cou de la statue. Cette vengeance d'un goût douteux n'aurait point effacé le souvenir d'Iéna. Bref, la Défense Nationale prévenue prescrivit de sauver la statue, mais comme les moyens de transport étaient rares, on décida de l'amener jusqu'à la Seine et là de la placer sur un bateau qui s'arrêterait à l'Esplanade d'où elle serait roulée vers la cour des Invalides. L'opération marcha bien jusqu'à la Seine, mais le poids de la masse de bronze fit incliner au chargement mal équilibré et la statue tomba dans le fleuve; elle y resta.

Quand les Français l'en retirèrent, ils avaient changé de gouvernement et les honneurs dus à la dynastie des Bonaparte n'étaient plus de mode ; ils resentaient peut-être aussi devant ce bronze un peu de confusion du traité de paix : Napoléon I^{er} devenait gênant.

La tête de la statue s'était séparée du corps lors de la chute ; d'autres dégradations nécessitaient des réparations. On tabla sur les économies devenues indispensables pour ne rien remettre en état et, telle quelle, la statue fut reléguée sous un hangar du Dépôt des Marbres, rue de l'Université.

Après l'Île d'Elbe à Courbevoie, ce fut l'Île Sainte-Hélène sous la remise officielle, exil des effigies de nos ex-souverains (1).

Le temps renouvela les années, usant la patine du modèle en plâtre toujours aux Invalides ; on devait éviter que cette statue tombât en ruine ou mieux il fallait qu'elle fût remplacée par la statue de bronze elle-même.

M. le général de division Niox, directeur du Musée de l'armée, approuva le projet de substitution le 20 novembre 1909. Le jour même, je tentai ma première démarche au Dépôt des Marbres où, par une heureuse coïncidence, je fus mis au courant de pourparlers qui s'engageaient au téléphone sur la destination de la statue de bronze, demandée également par M. Ajalbert, conservateur de la Malmaison.

Était-il trop tard ? Je l'ignorais, en tous cas, j'émis l'avis que le Napoléon de 1805 ne convenait pas à la Malmaison ; « ou bien c'est le premier Consul, ou bien c'est l'empereur déchu, disais-je, mais non le vainqueur d'Austerlitz ».

J'écrivis alors à M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, avec la certitude de le gagner à notre cause.

(1) La statue romaine de la colonne d'Austerlitz, place Vendôme, avait été abattue en 1871 ; par décret de l'Assemblée de Versailles, en 1875, une nouvelle, représentant la France, devait la remplacer, mais un second décret remplaça l'ancienne statue de 1863 réparée.



M. Dujardin-Beaumetz accepta la demande, mais la méthode de travail très compliquée des bureaux de la rue de Valois retarda de dix-huit mois la mise en place ; à la vérité, il fallut réparer la statue et préparer son assise. Le modèle en plâtre fut enlevé le 22 septembre 1910, anniversaire de la proclamation de la première République. Le piédestal en charpente fut remplacé par trois pierres trop peu dures, semble-t-il, et la statue de bronze fut hissée sans cérémonie le 11 mars 1911. J'en fis part, le soir, à la réunion du Comité de notre Société d'Histoire et d'Archéologie.

Sur l'épaisseur du socle, en avant, on lit l'inscription suivante :

« L'an 1833, aux jours de l'anniversaire de la Révolution de juillet 1830,
» la troisième année du règne de Louis-Philippe I^{er}, roi des Français,
» En exécution de l'ordonnance royale rendue le 1^{er} avril 1831, sur la pro-
» position de M. Casimir Périer, président du Conseil des ministres,
» La statue de Napoléon a été replacée sur la colonne de la Grande Armée.
» M. Thiers, ministre du Commerce et des Travaux publics. »

Sur le plat du socle, entre les bottes : « Hettorf, architecte ».

Sur la courroie d'éperon du cou-de-pied droit : « Lemercier » ?

Sur la face du socle et sous le pied droit : « C. M. E. Seurre, statuaire,
élève de P. Cartellier, 1833 ».

En arrière, d'abord : « Edmond Blanc, directeur des Travaux publics.
Lepère, architecte de la Colonne » et sur une seconde ligne : « Fondu par Cro-
zatier - 1833. Réparée par les fonderies Malesset - 1911 ».

Une plaque de bronze a été scellée sur la face intérieure du fruste pié-
destal ; une inscription en relief au milieu d'abeilles d'or rappelle que cette
statue surmontait autrefois la colonne de la Grande Armée.

